

KARWAT



LA VENGEANCE DE
LA BÊTE

LES CHRONIQUES DE LUXAN

Éric Karwat

La Vengeance de la bête

Les Chroniques de Luxan

© Éric Karwat, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2629-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Perplexe plénitude

La forêt des Chênes noirs. La densité des arbres et de leurs ramifications, ajoutés à la multitude de buissons et broussailles entremêlés au sol rendait, disait-on, sa traversée impossible. S'engager à cheval dans cette zone ne permettait en aucun cas de gagner du temps, mais d'occasionner, à coup sûr, de multiples blessures sévères à l'animal et son cavalier. Quant à s'y rendre à pied...c'était une pure folie.

Certes, un chasseur aguerri et familier avec cet environnement pouvait se diriger avec aisance dans ce sanctuaire naturel. Mais ils étaient peu nombreux à se lancer dans cette aventure, car la réussite de cette entreprise exigeait de solides jambes et une condition physique à toute épreuve, renforcées par un sens de l'orientation décuplé.

Ainsi, et à de rares exceptions, cet écosystème échappait à la domination humaine. Les véritables locataires de ce lieu, quant à eux, se disputaient avec bienveillance l'océan végétal qui les avait vus naître et grandir. Cerfs et lapins s'approprièrent alors la forêt, car les prédateurs en étaient naturellement exclus en pleine journée. En revanche, à la nuit tombée, les rapaces nocturnes parcouraient leur territoire en quête de créatures imprudentes et peu enclines à trouver un abri.

Noyée dans cette immensité de verdure, une petite clairière, battue par la légère brise crépusculaire, gardait jalousement son lac à l'instar d'une mère protégeant son enfant. Les animaux suspendaient leurs futiles querelles afin de venir s'abreuver en toute sérénité. Le temps semblait figer sa course dans ce havre de paix où la lune éclairait, de sa lueur argentée, toute chose à la portée de ses rayons luminescents. Bêtes, rochers ou arbustes se nappaient d'éclats phosphorescents tels des chrysalides avides de montrer leur trésor.

Au centre de la clairière, un petit feu crépitait, surveillé d'un œil attentif par une femme de toute beauté.

La vagabonde laissa choir de fines bûchettes au milieu du brasier vorace. Satisfaite, elle réajusta une nouvelle fois son bandeau avant de se diriger vers un

chariot laissé en lisière de forêt afin de ne pas déranger les animaux venus étancher leur soif. Elle préleva un seau et une écuelle en fer suspendus sur la ridelle, avant de se rendre sur la rive du lac. Tout en plongeant le récipient métallique dans l'eau, elle soupira :

— Je sais ce que tu penses, mais sois patiente, il viendra. Tôt ou tard... il viendra.

La mule releva la tête et regarda sa maîtresse d'un œil sombre. De fines gouttelettes ruisselaient encore de son museau humide quand elle renâcla bruyamment afin de signifier son désaccord.

La bohémienne haussa les épaules puis, son précieux chargement en main, regagna le feu où elle mit de l'eau à chauffer avant de sortir une tasse de son sac.

— Rien de mieux qu'un peu de thé pour avoir les idées plus claires, hein Paquy ? dit-elle à l'encontre de la mule en souriant.

L'équidé lui présenta sa croupe avant de replonger son nez dans le lac.

Coline éclata de rire.

— Tu as vraiment un sale caractère ! Tu sais ça ?

Devant le dédain affiché de sa compagne de route, la vagabonde décida d'en rester là.

Elle plongea le regard dans les flammes et réfléchit à haute voix :

— Tu es déjà venu ici. Je le sens, car ton odeur est partout. Tes frères étaient avec toi également. Quelque chose me dit que nous nous reverrons bientôt... Luxan.

L'eau désormais en ébullition, le liquide rejoignit les plantes en un chuintement libérateur. La bohémienne laissa lentement infuser avant de verser le thé fumant dans sa tasse. Puis, après avoir soufflé par petits filets d'air, elle porta enfin le breuvage à ses fines lèvres. Rassurée, elle tint un moment sa décoction à hauteur des yeux en fixant intensément les fumerolles fuyantes.

— Oui... bientôt, dit-elle satisfaite.

Chapitre premier

Fuite à Lédis

Le Devain s'approcha de Borgan, vaincu. Ses hommes avaient pris soin de le délester de sa mortelle hache et le retenaient par de puissants liens de corde.

— Père ! Prenez-garde ! Même désarmé et entravé de la sorte, il reste dangereux, dit Kafir, mettant pied à terre à son tour.

— Non... juste un tigre à qui j'ai enlevé griffes et crocs. Il ne reste qu'un vieux tas de viande désormais. Rien à nous inquiéter, répondit l'Empereur, un sourire carnassier pointant sur ses lèvres.

— Par les couilles d'Awggar ! Qui traites-tu de vieux ? hurla l'ancien capitaine de la garde du roi Liaddan.

Ryndar éclata de rire.

— Vous avez raison, mon fils. Le vieux fauve ne peut plus mordre, mais il sait encore miauler. C'est une aubaine, car il nous reste beaucoup de choses en suspens à démêler.

— Voulez-vous que nous le soumettions à la question, ici même, père ?

Le Devain observa un instant sa proie immobilisée.

— Non. Je vais le ramener à Abélard séance tenante, car j'ai trop hâte de lui présenter sa nouvelle demeure. Les cachots, dans les oubliettes, ne possèdent certes pas de fenêtres sur l'extérieur, mais restent relativement frais en cette saison. Il devrait s'y plaire.

— Allez pourrir dans les Abysses, félon, invectiva Borgan.

— Peut-être... peut-être y aurais-je une place de choix. Mais en attendant ce moment, vous êtes à moi, capitaine. Trêve de bavardages inutiles.

Il s'adressa à ses hommes :

— Nous partons avec le prisonnier. Je n'ai besoin que d'une escorte réduite.

Puis, il se tourna vers Kafir.

— Commandant. Je vous laisse la troupe ainsi que les hommes stationnés aux abords de Lédis, descendus de Clerm. Je vous charge de me ramener le prince Asyer au plus vite. Éliminez ce qui reste de cette bande de sans-abris. Ils ne doivent pas avoir pris trop d'avance sur vous.

— Femmes et enfants compris ?

— Qu'est-ce qui n'est pas clair dans mes ordres ? Il ne reste que des femmes et des enfants de ce groupe de pouilleux. Les autres sont allongés tout autour de nous. Ce ne devrait pas être trop compliqué !

— Bien, père. Il en sera fait selon vos désirs.

— À la bonne heure ! Au fait, essayez de retrouver ce maudit chasseur de primes. Il est responsable de cette campagne. Je souhaiterais également m'entretenir avec lui... Je pars à présent.

— Et pour les réguliers du capitaine Biver ?

Ryndar fit la grimace.

— Je vais prendre ces inutiles avec moi.

Il fit face à sa garde.

— N'oubliez pas de prendre la hache du capitaine. J'aime beaucoup ce trophée.

Puis il remonta en selle et partit au galop, son escorte lui emboîtant la course.

Resté avec la troupe principale, Kafir appela son subordonné :

— Alvir, à combien se montent nos pertes ?

— Le calcul exact ne m'est pas encore parvenu, mon commandant.

Il se gratta la tête en profonde réflexion.

— À mon avis, ces deux assauts nous ont coûté la moitié de nos forces, reprit-il.

— Bon sang ! Cinq cents hommes pour déloger des bohémiens ? C'est à peine croyable.

— Oui. Ils se sont bien défendus. J'ai perdu beaucoup d'amis aujourd'hui. Beaucoup étaient des salopards, mais il n'empêche que je désire les venger, mon commandant. Courir après ces femmes et ces enfants pourrait permettre d'étancher notre peine... non ?

Kafir dévisagea son adjoint.

— Bien entendu. Prenez une centaine d'hommes et rejoignez la troupe stationnée à Lédis, par la forêt. Vous en prendrez le commandement. Si d'aventure vous rattrapez des troubadours, vous savez ce que vous avez à faire. Au cas où, par chance, vous parviendriez à mettre la main sur le prince Asyer, capturez-le sans lui faire de mal. Dans le doute, gardez les enfants en vie jusqu'à ce que j'arrive.

— Vous le connaissez personnellement ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il devait avoir dans les 4 ans. Je devrais arriver à le reconnaître. Les légionnaires restants iront avec moi et l'ensemble des chevaux. Nous contournerons la forêt afin d'aller couper la route principale.

Il sortit une carte et en pointa un endroit précis.

— Voici notre point de rencontre. D'ici là, fouillez chaque recoin de votre zone. Personne ne doit nous échapper. Il en va de votre vie, Alvir. Me suis-je bien fait comprendre ?

— N'ayez crainte, mon commandant. Il en sera fait selon vos ordres, répondit le lieutenant, un rictus naissant sur ses lèvres. D'après vos indications, vous pensez qu'ils fuient plein Ouest. Il reste une possibilité à l'Est puisque le nord de Lédis et le Sud leur sont interdits.

— Vers les Chênes Noirs ? C'est une possibilité.

Kafir lissa sa chevelure arachnéenne de la main.

— La logique imposerait la fuite vers Allion ou Sangon puis Clerm, car la garnison a été déplacée ici. La route vers les montagnes d'Oral leur tendrait alors les bras. En revanche vers la forêt, c'est traverser les voies menant à Abélard avec de fortes chances de tomber sur une troupe armée.

— Le risque est trop grand. Nous ne pouvons écarter cette hypothèse.

— Je vous l'accorde. Lorsque vous aurez fait la jonction avec la troupe stationnée en ville, partez à l'Est. Prenez la moitié des pigeons avec vous, ainsi nous pourrons communiquer.

— Des pigeons ? J'aurais préféré des corbeaux. Ces stupides volatiles risquent de foncer vers Abélard.

— C'est aussi un risque à courir. Si dans une semaine, nous sommes sans nouvelles l'un de l'autre, retrouvons-nous ici.

Alvir inspira par le nez.

— Une semaine ? Tous ces cadavres en plein soleil. Ça risque de piquer un peu les narines, mon commandant.

Kafir posa son regard glacial sur son subordonné. Sa cicatrice blanchit sous sa colère à peine contenue.

Le lieutenant réalisa, sur l'instant, son désir de mettre un terme à cette conversation. Il salua promptement avant de tourner les talons.

Le commandant de la Légion Chaos le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ de vision.

Puis, il hocha la tête et ordonna :

— Rassemblement ! Chefs de section, venez à moi !

Les sergents se regroupèrent autour de leur mentor.

— Tout d'abord nous devons nous occuper des blessés. Les légers pourront monter à cheval et nous suivre. Quant aux plus gravement atteints... donnez-leur un peu d'eau. Nous n'avons pas le temps de monter un hôpital de campagne. Si dans une semaine certains sont encore en vie, nous aviserons.

— Que faisons-nous des centaines de cadavres qui jonchent la plaine et la lisière, mon commandant ?

— Laissez-les où ils se trouvent pour l'instant. Nous reviendrons creuser une fosse commune lorsque nous aurons accompli notre mission. Regroupez les chevaux survivants. Nous partons dans une heure.

Kafir fit face à l'aube naissante.

— Ils n'ont que quelques heures d'avance sur nous... et sont à pied.

Garss, tous ses sens en éveil, observait les abords de Lédis. À l'abri derrière un bosquet naturel, il pouvait voir sans être vu et épier les faits et gestes aux abords de la ville. Les troupes de la Légion, descendues de Clerm, patrouillaient et fouillaient chaque recoin de la cité. Les habitants avaient été priés de quitter leur demeure puis escortés sans ménagement dans la rue principale. L'interrogatoire était en cours. De son précaire refuge, le chasseur pouvait entendre les cris des soldats sans toutefois en saisir les paroles. Il imagina sans peine la colère des légionnaires devant l'ignorance des pauvres gens, à genoux et à même le sol. Fort de ces informations, il fit volte-face afin de rejoindre les fuyards.

Gord Millon fut le premier à l'apercevoir.

— Alors ? questionna-t-il.

— Impossible de passer par la ville. Les soldats sont partout à notre recherche.

— Où aller dans ces conditions ? demanda Biver après s'être approché des deux hommes.

Masha intervint :

— Il faut, à notre tour, donner du temps à Florestan. Il s'est dirigé en direction des montagnes d'Oral avec Galland et Kiny.

— Je sais, répondit l'ancien geôlier. Nous n'avons donc plus le choix à présent. Le chemin à l'Ouest sera bien trop long, pour des femmes et des enfants, avant de pouvoir trouver un éventuel refuge. De surcroît, nous sommes à pied. Arrivés à découvert, les cavaliers de la légion nous auront rattrapés et massacrés sitôt repérés. Borgan et ses hommes ne se seront pas sacrifiés en vain. Nous devons attirer les soldats de l'Empereur vers les Chênes Noirs. Peut-être aurons-nous la chance de pouvoir nous y réfugier. Le prince Asyer et ses gardes du corps pourront plus facilement se faufiler et trouver un abri. Nous n'avons que quelques heures d'avance ; il s'agit de ne pas traîner. Nous partons...

Link se présenta, essoufflé.